

Ce livre est un recueil de « rêves critiques » faits et transcrits par le critique d'art et commissaire d'exposition Jean-Max Colard entre 2005 et 2013, généralement consignés au réveil, parfois au milieu de la nuit ou quelques jours plus tard. Versant nocturne de son activité régulière d'écriture sur l'art dans des magazines, des revues ou des catalogues, ces textes se proposent comme une collection particulière d'œuvres d'art imaginaires, d'expositions mentales, de moments intérieurs passés ou revécus dans le champ de l'art.

« À quoi rêvent les critiques ? »

— François Truffaut

« Car savoir choisir ses songes est un art, aussi. »

— Vladimir Nabokov, *Chambre obscure*

Je rêve une « exposition involontaire » : dans la salle annexe d'un musée, plusieurs œuvres, de formes et d'artistes variés, qui n'ont pas été retenues pour l'accrochage principal du musée, ont été entreposées, parfois même négligemment accrochées au mur, sans ordre particulier. Pour autant, ce stockage rapide d'œuvres refusées constitue à mes yeux une exposition cohérente, dresse le portrait en creux du musée, et je reste longuement dans cette salle annexe, occupé à tisser entre ces œuvres des liens étroits, des analogies de formes et de couleur (marron), à chercher le point de passage d'un dessin noirci à une grande toile figurative, découvrant sans cesse de nouvelles significations, entièrement dissipées au matin.

*Nuit du 5 au 6 mai.**Dispathie.*

Je rêve une vidéo : projetée au sol, elle forme un cercle au milieu de l'espace d'exposition. L'image projetée est un fluide ambiant, monde aqueux, vision laiteuse et bleutée. Le sol est bombé comme un demi-globe et semble respirer comme un poumon.

Tout autour, les visiteurs s'assoient aussi en cercle, et bientôt, se balançant d'avant en arrière, rythment avec leurs corps la pulsation de l'image.

J'observe de l'extérieur cette secte de prieurs, cette communauté obscure, « obscurantiste », de spectateurs en adoration.

Nuit du 27 au 28 décembre.

Je rêve une rétrospective Magritte au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Étrangement il y manque nombre de tableaux majeurs, et dans plusieurs salles on aperçoit seulement la trace de leur présence : sur les murs, leur empreinte forme une suite de carrés vides qui s'intercalent parmi les autres toiles exposées. J'apprends plus tard – mais comment ?, sinon par le vague souvenir d'une rumeur collective – la raison de cet accrochage lacunaire : une grande rétrospective Magritte se déroule simultanément à Londres, où sont partis la plupart des tableaux prévus à Bruxelles.

Pour compenser cette absence massive de tant de chefs-d'œuvre, le Musée des beaux-arts a sorti de sa réserve de grands tableaux complètement inédits et jamais vus du peintre belge. Tous montrent un motif nouveau, inconnu de tous, encore dépourvu de tout commentaire, de toute explication, mais récurrent dans l'œuvre puisqu'il forme déjà une série d'une dizaine de toiles : une barrière de rondins de bois pourpres, comme des bambous rougeoyants, ponctués d'une flammèche jaune, comme une torche sans support et en suspension. Cette grille assez large de bambous rouges est, de l'avis de tous, une découverte totale, un événement qui fait oublier la rétrospective de Londres et qui laisse interloqués les commentateurs de l'œuvre. Et je reste fasciné par cette quantité de tableaux nouveaux où, à côté d'une forêt silencieuse, d'une cascade de pierres et de boules, Magritte fait apparaître cette large clôture de bambous rouges et proches de l'embrasement, dont le mystère et l'énigme sont encore « intacts », « absolument intacts ».

Nuit du 20 au 21 mars.

Rêve d'installation. On visite, elle et moi, un espace à plusieurs étages, très lumineux, calme, haut de plafond, avec des escaliers aux rampes en pierre blanche, comme dans les îles grecques. À gauche en montant l'escalier se trouve une chambre « à ciel ouvert », publique, à l'intimité dévoilée.

Dans la pièce du haut, la table du centre est occupée par une maquette de guerre, avec des chars et des soldats de plomb.

Au fond de cette chambre il y a un meuble rond en bois, au coffrage très beau. Je l'ouvre avec précaution et il déroule à l'intérieur un étrange système d'exposition : des maquettes de batailles, d'époques diverses, avec leurs soldats de plomb napoléoniens, antiques, ou de la « Seconde Guerre allemande », tournent lentement, comme sur une rôtissoire, ou comme dans un juke-box.

Nuit du 15 au 16 mars.

Je rêve un musée d'art contemporain : dans l'une des salles une petite œuvre reste en place au fil des diverses expositions qui se succèdent. Comme oubliée, laissée sans signature, mais si bien là que chaque artiste, à chaque nouvelle exposition, la fait sienne, se la réapproprie et l'inclut dans son propre paysage. Au point que son enlèvement apparaîtrait comme un geste déplacé.

*Nuit du 28 au 29 novembre**.

Je rêve un musée où des sculptures contemporaines ont perdu leurs couleurs, complètement blanches, comme on voit aujourd'hui monochromes les statues autrefois polychromes du Moyen Âge. En particulier un grand chien triste de Jeff Koons, autrefois rose vif, ou bleu acier, mais aux couleurs éteintes, délavées.

* Récit de rêve écrit au matin au dos d'une page où apparaissent des œuvres de Giacometti, et notamment une petite sculpture blanche, rectangulaire, « plâtre enduit d'un isolant pour le moulage ». Son titre : *Tête qui regarde*, 1929.

Nuit du 8 au 9 juin. Caen.

Je rêve une suite de salles voûtées en pierres anciennes, recouvertes d'une épaisse moisissure, grumeleuse, moussue, aux couleurs dégradées, ocre, vert, rouille. Par endroits, légèrement enfoncées dans le sol mouvant, émergent des petites sculptures très moches, en cuivre ou en bronze. Le nombre des salles, leur vastitude, m'impressionnent, et je ne me souviens pas que le Frac Basse-Normandie, et qu'aucun Frac d'ailleurs, ait jamais été si grand, comme si l'artiste avait su approfondir et agrandir l'espace d'exposition, y trouvant des excavations inexplorées.

À l'étage, une toute petite porte en bois, d'abord fermée, donne sur une pièce en pente, très basse de plafond, au sol recouvert d'une poudre blanche, ou de sable – produisant l'effet d'une zone désertique. L'instant d'après, je rampe et m'enfonce dans une masse de coton blanc.

Le nom de l'artiste me reste inconnu. Et du coup je ne sais à qui donner le crédit de ce paysage, de cette transformation totale de l'espace d'exposition. Je m'étonne longtemps que l'étage supérieur puisse supporter ces terres, ces lieux lointains, un tel poids, toute cette masse de coton.

Étrangement, le rêve de cette exposition se double en moi de son commentaire critique. Dépréciation des sculptures en cuivre (ou en bronze?), et quant au jugement porté sur la totalité de l'exposition, un doute s'immisce – quel intérêt, au fond, quel sens accorder à ces suites d'espaces sensoriels? – et jusqu'au réveil j'oscille ainsi entre le doute et la fascination pour les artistes qui rêvent expéditions, terres inexplorées.